



www.ec-aiss.it

Testata registrata presso il
Tribunale di Palermo
n. 2 del 17 gennaio 2005
ISSN 1970-7452 (on-line)

© EIC · tutti i diritti riservati
gli articoli possono essere riprodotti a
condizione che venga evidenziato che
sono tratti da www.ec-aiss.it

Giorgio Agamben et le “ complot objectif ”

François Rastier

1. Du déni au silence

Le déni initial. — Dans *Il Manifesto*, Giorgio Agamben, philosophe italien renommé, publiait le 26 février une tribune intitulée “ Coronavirus et état d’exception ” où il attribuait au CNR (Centre national de la recherche italien) l’avis que l’épidémie en cours était : “ une grippe normale, peu différente de celles qui se répètent chaque année ”. Or si le CNR pouvait dire qu’une bonne proportion de cas développait des symptômes comparables à la grippe, il n’en soulignait pas moins que “ 4% des patients doivent être hospitalisés en soins intensifs ”.

L’article d’Agamben s’achevait ainsi : “ Il semblerait que, le terrorisme étant épuisé comme cause de mesures d’exception, *l’invention d’une épidémie* puisse offrir le prétexte idéal pour les étendre au-delà de toutes les limites. L’autre facteur, non moins inquiétant, est l’état de peur qui s’est manifestement répandu ces dernières années dans les consciences des individus et qui se traduit par un réel besoin d’états de panique collective, auquel l’épidémie offre une fois de plus le prétexte idéal. Ainsi, dans un cercle vicieux et pervers, la limitation de la liberté imposée par les gouvernements est acceptée au nom d’un désir de sécurité qui a été induit par ces mêmes gouvernements qui interviennent maintenant pour le satisfaire. ”

La veille, le 25 février, le gouvernement italien venait de confiner dix villes du nord ; et le journal *Science* reconnaissait que la pandémie l’avait emporté : “ Le coronavirus semble impossible à arrêter. Que doit faire le monde maintenant ? ”¹. Cependant, Agamben prétendait qu’il s’agissait d’une “ simple grippe ”, jetant le doute sur la mesure gouvernementale qualifiée de “ comportement disproportionné ” par rapport à une épidémie qu’il mettait même en doute : “ une supposée épidémie ”.

Ce déni dangereux, forme de négationnisme sanitaire, suscita des interrogations qu’un mois plus tard, dans *Le Monde*, Agamben, interrogé par Nicolas Truong², cherche à relativiser, tout en fondant théoriquement son point de vue.

¹ Voir “ The coronavirus seems unstoppable. What should the world do now ? “, Jon Cohen, Kai Kupferschmidt, *Science*, 25 février 2020.

² “ L’état d’exception est devenu la condition normale “, *Le Monde*, samedi 28 mars. Voici un extrait de la présentation par Nicolas Truong : “ Philosophe italien de renommée internationale, Giorgio Agamben a notamment élaboré le concept d’” état d’exception ” comme paradigme du gouvernement dans sa grande œuvre de philosophie politique *Homo Sacer* (Seuil, 1997-2005).

Le déni renouvelé. — Tout d’abord, Agamben se retranche derrière le CNR : “ je ne faisais que citer textuellement ce qui était à l’époque l’opinion du Centre national de la recherche italien ”. C’est littéralement faux, car le CNR n’évoquait de symptômes comparables à la grippe que pour les cas les moins graves.

Agamben justifie ensuite sa formule sur “ l’invention d’une épidémie ” : “ Quand on parle d’invention dans un domaine politique, il ne faut pas oublier que cela ne doit pas s’entendre dans un sens uniquement subjectif. Les historiens savent qu’il y a des conspirations pour ainsi dire objectives, qui semblent fonctionner en tant que telles sans qu’elles soient dirigées par un sujet identifiable ” (je souligne). Ce propos singulier semble marquer une nouvelle étape dans l’histoire du conspirationnisme contemporain : alors que jusqu’ici une conspiration visait à donner une interprétation fautive d’une situation objective, ici, c’est la situation objective elle-même qui devient une conspiration.

Une première interprétation, charitable, voudrait que les gouvernements et même les états conspirent sans en être conscients et même malgré eux, bien qu’Agamben ajoute : “ pour le gouvernement, il s’agit de maintenir le contrôle ”.

Une seconde interprétation pourrait faire appel à la théorie de l’État et de la souveraineté : en affirmant que “ l’état d’exception, auquel les gouvernements nous ont depuis longtemps familiarisés, est devenu la condition normale ”, Agamben transpose une formule de Carl Schmitt, théoricien de l’état d’exception et sa principale référence théorique dans sa trilogie *Homo Sacer*, mentionnée ici par Nicolas Truong, comme dans d’autres ouvrages. Surnommé le *Kronjurist* de Hitler, Schmitt adapta la constitution de Weimar pour faire du Reich un état d’exception permanent. Mieux, il définit le Souverain comme celui qui décide de l’état d’exception, si bien que tout état véritablement souverain serait régi par l’état d’exception. Agamben ajoute ici que l’état d’exception est devenu la “ condition normale ”, adaptant ainsi la formule de Schmitt sur le “ Nomos de la Terre ”.

Ainsi, tout état souverain serait totalitaire. Cela est conforme aux thèses des deux autres auteurs de référence d’Agamben : Martin Heidegger, qui craignait que le nazisme ne devienne “ trop bourgeois ” et tenta d’imposer à la pensée une forme totalitaire comme en témoignent son discours de Rectorat et dernièrement les *Cahiers noirs*³ ; et Michel Foucault, dont la théorie du Pouvoir dessine un État sans autres institutions que les organes de répression et entièrement tourné vers la soumission des citoyens, qui ne sont plus considérés que comme des corps sans défense, conformément à sa théorie “ biopolitique ” qu’Agamben évoque sans tarder : “ La politique moderne est de fond en comble une biopolitique, dont l’enjeu dernier est la vie biologique en tant que telle ”. Dans tout les cas, l’État de droit, les droits de l’homme et la démocratie ne seraient que des illusions.

Bien qu’Agamben ait évoqué en un autre endroit “ les prétendus [*cosidetti*] droits de l’homme ”, il conclut par une mise en garde sur les libertés que menacerait “ un danger d’ailleurs incertain ” (alors que la pandémie est maintenant universelle) : “ Tout comme les guerres ont laissé en héritage à la paix une série de technologies néfastes, il est bien probable que l’on cherchera à continuer après la fin de l’urgence sanitaire les expériences que les gouvernements n’avaient pas encore réussi à réaliser ”.

Les victimes effacées. — Alors que le 11 janvier les chercheurs chinois avaient publié leur analyse du génome du virus pour permettre la fabrication de tests de dépistage⁴, qu’au moment où paraît en avant-première son entretien l’Italie dénombre déjà plus de 6.000 décès (nombre d’ailleurs sous-estimé de l’avis général), et lors de sa parution le 28 mars elle a dépassé les 8.000, qu’un demi-million de personnes au moins sont contaminées dans le monde, Agamben continue à évoquer un “ danger d’ailleurs incertain ”. Il contribue ainsi à propager ce que l’Organisation Mondiale de la Santé vient par image de nommer l’*infodémie*, désignant ainsi la désinformation qui accompagne et aggrave l’épidémie en semant le doute sur les solutions de crise.

Tout en négligeant le caractère singulier de la pandémie, Agamben se fait le porte parole d’une majorité silencieuse, se victimisant et le lecteur avec lui : “ Il y a eu en Europe des épidémies bien plus gra-

³ Voir au besoin François Rastier, *Heidegger, Messie antisémite. Ce que révèlent les Cahiers noirs*, Lormont, Le Bord de l’eau, 2018.

⁴ “ Chinese researchers reveal draft genome of virus implicated in Wuhan pneumonia outbreak ”, Jon Cohen, *Science*, 11 Janvier 2020.

ves, mais personne n'avait pensé pour cela à déclarer un état d'exception comme celui qui, en Italie et en France, *nous empêche pratiquement de vivre.* ”

Nulle part il n'évoque les malades, les soignants, ni les défunts, se contentant de critiquer les mesures prises : “ La fausse logique est toujours la même : comme face au terrorisme on affirmait qu'il fallait supprimer la liberté pour la défendre, de même on nous dit qu'*il faut suspendre la vie pour la protéger* ”(je souligne).

Convergences. — Pour des raisons que je ne me chargerai pas d'expliquer, le calendrier des positions d'Agamben, penseur d'ultra-gauche revendiqué et présenté comme tel par *Le Monde*, reste globalement synchrone avec celles de politiciens dangereux comme Trump ou Bolsonaro : ils passent du déni à la minimisation, puis argumentent contre les mesures sanitaires en arguant que le remède est pire que le mal.

Le 22 janvier, quand on demanda à Trump s'il fallait s'inquiéter de la pandémie déjà évoquée par l'OMS, il répondit : “ Non, pas du tout. Nous contrôlons totalement la situation. Il n'y a qu'une seule personne (infectée) venue de Chine. Tout est sous contrôle ”. Interrogé par Fox News sur les données de l'OMS concernant le taux de mortalité du virus, Trump déclara ensuite : “ Je pense que les 3,4% sont vraiment un faux chiffre... Personnellement, je pense que ce chiffre est bien inférieur à 1 % ”, et dit s'appuyer alors sur son “ intuition ”.

Le 9 mars, Donald Trump a rappelé : “ L'année dernière, 37.000 Américains sont morts de la grippe ordinaire. Rien ne s'arrête, la vie et l'économie continuent... Pensez-y ”. Le 24 mars, le même jour que la seconde tribune d'Agamben, il reparle de grippe : “ On perd des milliers et des milliers de personnes chaque année à cause de la grippe, et on ne met pas le pays à l'arrêt ”. Et il conclut : “ On peut détruire un pays en le fermant de cette façon ”, ajoutant qu'une “ grave récession ou une dépression ” pourraient faire plus de morts que l'épidémie, notamment si la crise économique devait entraîner “ des suicides par milliers ”. Bref, “ Le remède ne peut pas être pire que le mal ”.

Agamben déclarait alors : “ On nous empêche pratiquement de vivre ”, le même jour, par pure coïncidence, naturellement, Jair Bolsonaro renchérisait : “ Notre vie doit continuer. Les emplois doivent être maintenus. Les familles doivent continuer à vivre ”.

2. Théologie politique du complot

À la suite de Carl Schmitt notamment, Agamben se réclame de la théologie politique. La théologie politique se fonde sur le mythe que l'histoire humaine, celle des historiens, n'est qu'apparence trompeuse au regard de l'histoire sanctifiée de la Déchéance et du Salut, qui s'exprime par des indices que les penseurs savent seuls révéler et s'incarne dans les théocraties qu'ils annoncent et justifient.

Mais comment les implications politiques de l'action d'Agamben retrouvent-elles la théologie ? Ses deux formules sur le *complot objectif* et la *religion de l'argent* permettent d'entrevoir une réponse.

La religion de l'argent. — Agamben déclare : “ les deux religions qui semblaient régir l'Occident, le christianisme et le capitalisme, *la religion du Christ et la religion de l'argent, gardent le silence* ”. On parle le plus souvent de l'Occident et le lendemain, Michel Onfray évoquait “ l'effondrement de la civilisation juéo-chrétienne ”. Or Agamben, que *Le Monde* présente comme une figure de l'ultra-gauche, “ proche des Ingouvernables ”, connaît bien Marx et ce passage de *La question juive* : “ Quel est le culte profane du Juif ? Le trafic. Quel est son Dieu profane ? L'argent ”⁵. Il n'est pas rare qu'Agamben émaille son propos de signaux destinés au bon entendeur. Ils concernent notamment l'Extermination, à propos de laquelle, en divers endroits de son œuvre, il minimise les faits historiques et multiplie les apories.

Dans un entretien à *L'Obs*, il évoquait ainsi le “ génocide de Juifs ” (et non des Juifs). Dans *Ce qui reste d'Auschwitz*, il forge un “ paradoxe de Levi ” : les “ musulmans ”, ces déportés arrivés à la dernière pha-

⁵ Dans cet écrit de jeunesse, “ Zur Judenfrage ”, qui commente le livre de Bauer *Die Judenfrage*, Marx ne distingue pas clairement ses notes du propos de Bauer.

se de la consommation, sont les vrais témoins, mais ils sont tous morts ; les survivants ne sont donc pas les vrais témoins. Il ajoute : “ ici le témoignage vaut essentiellement pour ce qui lui manque : il contient en son centre un intémoignable, qui destitue l'autorité des survivants ”⁶. Au demeurant, les morts pour lesquels ils témoignent ne sont pas vraiment morts : la mort des musulmans “ ne peut être dite mort, seulement fabrication de cadavres ” (p. 105). Agamben conclut que le camp est le triomphe du “ règne factice de l'inauthentique ” en répétant : “ les hommes ne meurent pas, mais se trouvent produits comme cadavres ” (p. 96). Ainsi la facticité honnie par Heidegger, qui mettait aussi en doute la réalité de ces morts et l'existence même des Juifs, dépourvus de racines et donc de “ monde ”, serait la grande responsable, non de morts, mais de non-morts — le nazisme n'est certes pour rien dans tout cela. En somme, pour Agamben : “ l'aporie d'Auschwitz est l'aporie même de la connaissance historique : *la non-coïncidence des faits et de la vérité*, du constat et de la compréhension ” (p. 11, je souligne).

Le complot objectif. — Revenons à cette notion créative proposée par Agamben, qui pose la “ non-coïncidence des faits et de la vérité ”.

Bien entendu, la désinformation complotiste se poursuit au plan international, quand Trump parle de “ virus chinois ”, et quand des officiels chinois suggèrent que le virus a été créé par la CIA, thème largement repris dans des vidéos dites “ virales ” par des youtubeurs naguère plébiscités par des Gilets jaunes. D'autres dénoncent un complot des spéculateurs juifs, qui répandent le mal pour pouvoir spéculer à la baisse.

Plus profondément, ce sont les faits et la réalité de ce bas monde qui ne correspondent pas à la vérité. Si les complots sont “ objectifs ”, pour la théologie politique selon Agamben, c'est que l'objectivité même relève d'un complot.

Une antique tradition gnostique, à laquelle il se réfère à l'occasion pose en effet que ce monde n'est qu'une apparence trompeuse, régie par une force maligne qui s'oppose aux desseins divins. Il n'est pas l'œuvre de Dieu mais d'un démiurge mauvais, ce Iahvé que les juifs veulent faire passer pour vrai. Le véritable Dieu, encore inconnu, règne sur un autre monde qui nous sera révélé par un héros transcendant. Il restaurera l'authenticité de l'Être. Dans la version moderne et vulgarisée de ces superstitions, ce monde serait sous l'emprise d'une force diabolique, les juifs, agents de Iahvé. Bref, le monde du démiurge est celui d'avant, l'ancien monde, celui de la culture et de la tradition enjuivées. Nous sommes cependant, après Auschwitz, en partie libérés, ou du moins entrés dans une ère nouvelle.

La division de l'univers en deux mondes, avec la croyance que le monde des étants n'est qu'une apparence née d'un complot, reste omniprésente dans la *pop culture* et, notamment dans la *pop philosophy*. Héritant les thèses du complot, ordinaires dans les feuilletons (dé) mystificateurs comme *Les Mystères de Paris*, elles les technologisent dans des théories du monde virtuel. Sur un ton prophétique qui rappelle la gnose tardive, mêlant imprécations et condamnations, Guy Debord dénonçait naguère la société du spectacle qui se confond avec le monde contemporain. Ses idées furent amplifiées dans la théorie du simulacre universel chez le dernier Baudrillard, qui l'amena à nier les attentats du 11 septembre 2001, rejoignant ainsi les théories radicales du complot. S'inspirant de Baudrillard, le film *Matrix*, succès mondial, qui met en scène deux mondes communicants dont l'un manipule l'autre, fut promu au rang de “ machine ” philosophique, par Badiou notamment⁷. Enfin, dans une veine analogue, le best-seller

⁶ “Qui la testimonianza vale essenzialmente per ciò che in essa manca, contiene, al suo centro, un intestimoniabile, che destituisce l'autorità dei superstiti” (1999, p. 31). Pour un développement, voir notre *Ulysse à Auschwitz*, Paris, Éditions du Cerf, 2005 (trad. it. *Ulisse ad Auschwitz — Primo Levi, il superstite*, Liguori, coll. Profili, Naples, 2009).

⁷ Voir Alain Badiou, in *Matrix : machine philosophique*, Paris, Ellipses, 2003. Le film *Matrix* est tout à la fois complotiste et apocalyptique puisque l'Apocalypse a bien eu lieu mais reste cachée à l'humanité par un complot universel, et le héros doit la lui révéler ; il devient ainsi le libérateur mythique annoncé par la prophétie. Clin d'œil à la *pop philosophy*, le héros du film, Neo, lit *Simulacre et Simulation*, le livre où Jean Baudrillard théorise la notion de “ disparition de la réalité ”. Le déconstructionnisme, courant dominant de la *pop philosophy*, est devenu aux États-Unis l'idéologie ordinaire des départements de littérature et de *Cultural Studies*, d'où sortent romanciers et scénaristes.

Empire, de Michael Hardt et Toni Negri⁸, exploite la notion d'altermondialisation pour dénoncer le complot mondial : l'Empire est “ la puissance souveraine qui gouverne le monde ” (Préface, § 1), autant dire le Prince de ce Monde⁹.

Que vient faire alors, dans les propos d'Agamben au *Monde*, l'évocation de la lutte contre le terrorisme, aussi dangereuse que la lutte contre la pandémie ? C'est sans doute que pour le courant déconstructionniste auquel appartient Agamben, l'islamisme apparaît comme une force de transformation, l'annonce d'un monde nouveau. De fait, dans son cours au Collège International de Philosophie, fin 1997, Agamben a établi explicitement un lien entre le “ musulman ” d'Auschwitz et Sabbataï Zevi, ce messie prétendu qui finit, converti à l'islam, comme portier de harem.

Ses propos sur la situation des camps palestiniens conduisent ensuite à une nouvelle littéralisation du terme *musulman* et à un parallèle implicite entre Israël et le Reich. Du juif devenu musulman, au propre comme au figuré, on passe au musulman devenu victime comme le juif de naguère. Enfin, pour achever la confusion, le musulman se réincarne en prisonnier islamiste de Guantanamo : “ Avec Guantanamo, la vie nue rejoint son indétermination la plus extrême ” (Agamben, *Le Monde*, 11. 12. 02).

Pour en finir avec la notion même de vérité, la philosophie déconstructive a promu l'inversion catégorielle¹⁰. C'est notamment la thèse ésotérique que formula Sabbataï Zevi. L'évocation du messianisme marrane reste d'autant plus licite qu'Agamben ne manque pas de rappeler la thèse prophétique de Zevi : “ L'accomplissement de la Torah est sa transgression¹¹”, ce qui éclaire l'apostasie de ce Messie qui multipliait les transgressions publiques de la Loi, non sans remercier l'Éternel de l'avoir abolie.

Une forme de messianisme métapolitique unit à présent de nombreux penseurs de l'ultragauche et de l'extrême droite. Agamben en est aujourd'hui un des principaux inspirateurs. En France, il se présente comme un des maîtres à penser officieux du Comité invisible, référence théorique des “ Ingouvernables ” qu'évoque *Le Monde*, et dont la première revue s'intitulait *Tikkun*, par allusion à la gnose d'Isaac Luria que Sabbataï Zevi, son disciple, a radicalisée.

Or, pour les théologies politiques d'aujourd'hui, les juifs, tenants de leur tradition, représentent l'ancien monde et semblent ainsi faire obstacle à des promesses messianiques dont ils déjà été les principales victimes. L'antisémitisme, appuyé au besoin par l'antisionisme et l'antijudaïsme, devient alors un point de ralliement consensuel entre l'ultragauche et l'extrême droite.

Ainsi, le “ complot objectif ” et “ la religion de l'argent ” peuvent-ils voisiner dans le propos d'Agamben, sans que la mystique du déni, fondement d'un négationnisme métaphysique, ne transparaît à première lecture.

N. B. Une partie de cette étude achevée en mars 2020 est parue le 28 du même mois sur le site *Conspiracy Watch* et j'ai plaisir à remercier son directeur Rudy Reichstadt. Une traduction partielle, procurée par Inna Merkoulouva, reste à paraître en russe.

⁸ Michael Hardt et Toni Negri, *Empire*, Paris, l'Éclat, 2000, réed. UGE, 2004.

⁹ Hardt et Negri veulent cependant rompre avec la théorie de la transcendance du marché (“ *the hidden hand of the world market* ”, dénoncée dès le premier paragraphe) comme avec la théorie conspirative de la globalisation. Ils se rallient aux théories de la posthumanité en faisant l'apologie des “ nouveaux barbares ” dont la transformation corporelle exigerait de reconnaître qu’il n’y a pas de frontières fixes et nécessaires entre l'homme et l'animal, l'homme et la machine, le mâle et la femelle ” (*Empire*, p. 269). Cette dernière remarque fait écho à saint Paul : “ Il n’y a plus l'homme et la femme ” (*Gal 3*, 28 ; *Col III*, 11) ; et elle peut aussi évoquer Judith Butler et la *queer theory*.

¹⁰ Ce programme reste florissant, voir l'ouvrage de Gianni Vattimo, *Addio alla Verità*, Rome, Meltemi, 2009.

¹¹ Giorgio Agamben, *Moyens sans fin. Notes sur la politique*, Paris, Payot-Rivages, 1995, p. 145.